

Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 53 (1945)

Heft: 49

Artikel: L'Allemagne du sud en 1945 : (rapport de voyage)

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-548860>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DAS ROTE KREUZ

LA CROIX-ROUGE

Organ des Schweizerischen Roten Kreuzes und des Schweizerischen Samariterbundes - Organe officiel de la Croix-Rouge suisse et de l'Alliance suisse des Samaritains

L'Allemagne du sud en 1945

(Rapport de voyage)

Sous un lourd ciel gris, notre voiture Croix-Rouge roule en direction de l'Allemagne. Tout est gris, les hommes comme les choses! Plus nous avançons et plus s'accroît l'expression terne et maussade du paysage. Nous pénétrons bientôt dans les villes bombardées, théâtre d'horreur et de détresse.

Des wagons de chemin de fer pulvérisés, déchiquetés, bordent sur de longs parcours les voies défoncées, autrefois dispensatrices des grandes vitesses, aujourd'hui se dressant en barrières entre les villes et les familles.

Fribourg-en-Brisgau était avant la guerre un but d'excursion cher aux automobilistes suisses. Ville paisible d'étudiants, traversée de rues gaies et propres, riches en endroits charmants, sanctuaire d'une vieille civilisation, elle apparaît aujourd'hui au visiteur comme une coque sans noyau, depuis que le génie malfaisant de la guerre y a semé des ruines.

La cathédrale profile encore dans le ciel sa silhouette dénudée — les tuiles de la tour n'existent plus! — mais elle ne domine plus comme autrefois les pignons coquets des maisons et elle n'est plus le témoin de l'activité débordante de la ville. Des ruines gisent à ses pieds. Le cachet d'intimité du bon vieux temps a cédé la place au froid et au désert.

Les ruines nous accompagnent tout au long de notre voyage. Presque partout, dans les grands centres comme dans les petites localités, la guerre a laissé des traces. Le grand bâtiment de la clinique pour nerveux d'Emmendingen paraît plus que jamais répondre à une nécessité. Les ponts, même les plus petits, ont été détruits dans une hâte insensée par les vainqueurs d'autrefois, aujourd'hui vaincus en retraite. Aujourd'hui, seules des constructions de fortune en bois relient les rues entre elles.

Dans les rues et carrefours, nous rencontrons surtout des enfants et des soldats de l'armée occupante. Ça et là des signes d'une activité inutile, dans la campagne, la récolte besogneuse des fruits des champs pour parer tant bien que mal aux rigueurs de l'hiver! La pénurie des écoles se fait sentir; le teint blafard des enfants frappe le visiteur; sur tous les visages, des rides ont creusé leur sillon, le teint de la population est terne et cireux; l'habillement lui aussi laisse à désirer et produit une pitoyable impression.

La gare d'Offenburg, autrefois une des plaques tournantes importantes du trafic national et international est réduite en miettes jusque dans ses ramifications. Grâce à des constructions de fortune, un modeste trafic se fait actuellement par voie ferrée.

A la bifurcation des routes de Kehl et de Strasbourg, nos regards se portent au delà du Rhin vers l'Alsace. De ce côté-ci comme au delà de la frontière, des maisons en ruines, mais là-bas ouvrant la voie vers la liberté, ici vers l'esclavage.

Baden-Baden, quartier-général des troupes d'occupation françaises, n'a pas été détruite et présente aujourd'hui un aspect très animé. Le soldat côtoie le civil, l'un se soucie peu de l'autre. Les palaces qui autrefois ont vu défiler des princes comme aussi des aventuriers ont été confisqués par la puissance occupante. Le Monte-Carlo germanique a ouvert ses portes à un nouveau public! Les jeux sont faits, rien ne va plus. La partie est perdue!

Un fonctionnaire du Consulat de Suisse se charge de nous procurer des chambres dans un hôtel réquisitionné à l'usage des citoyens suisses. La nécessité de se contenter d'une seule couverture de laine est révélatrice de la pénurie de textiles qui règne dans ce pays. Seuls les écoliers qui bavardent vivement dans les rues au sortir de l'école indiquent un retour à la civilisation et à la culture.

De Baden-Baden, nous pénétrons dans le secteur américain, profitant des heures de loisirs qui nous sont accordées dans l'attente d'un entretien fixé au programme. Nous traversons une contrée riante où alternent vallées et montagnes, prairies vertes et forêts dorées d'automne. On peut se demander si ce romantique décor devait nous fortifier avant ce qui nous attendait! Pforzheim! image d'horreur et de mort! Dans les faubourgs extérieurs de la ville, on croyait encore pouvoir démentir les sombres descriptions rapportées de cette localité, mais tel un rideau protecteur tendu devant une vision d'horreur, ainsi nous ont trompé les premières maisons côtoyées, lesquelles étaient indemnes ou n'accusaient que peu de dégâts. Nos yeux s'étaient pourtant déjà habitués aux ruines de France, de Belgique et de Hollande, mais à Pforzheim, ce que nous vîmes c'était la destruction sous sa forme concentrée. Autrefois ville florissante, Pforzheim aujourd'hui n'est plus qu'un immense monceau de débris. C'est à n'en pas croire ses yeux! Tel un pauvre arbre rabougri au milieu de la steppe sauvage, des pans de murs se dressent ci et là au milieu des décombres. Nombres de rues sont encore encombrées de débris, de sorte que le trafic est rendu impossible. Telle une ironie des temps, une enseigne tordue, indiquant la «Goethestrasse» pend misérablement à un angle de maison. Sous les ruines, des familles entières ont trouvé le repos éternel, des fleurs fraîches, de pauvres bouquets fanés aussi, témoignent des sentiments douloureux et désolés de ceux qui ont survécu à cet enfer. Des messages d'adieu touchants ont été attachés aux croix des morts, faites le plus souvent de branches croisées. Pourtant, là aussi, la vie continue. Les survivants errent à travers les ruines calcinées de leur demeure à la recherche de quelques vestiges de leurs biens; de quelque souvenir... Le soleil darde ses rayons réconfortants sur cette cité en ruines, il se joue sur les petits bidons de lait vides des mères qui, de longues heures, attendent devant les centres de distribution, il s'infiltre dans les trous béants de ce qui fut autrefois une fenêtre et il réchauffe les longs cortèges d'enfants qui tirent des petits chars de bois brûlé et emportent leur précieux butin vers un refuge inconnu. Nous sommes à la porte de l'hiver, avec ses longs mois de frimas. Comment se résoudra le problème du chauffage, voilà une question à laquelle nous ne saurions répondre!

Dans la périphérie de Pforzheim, des jardinages produisaient autrefois des choux et des salades, les bicoques de jardins qui servaient à remiser les bêtes, pèles et arrosoirs sont maintenant habitées par des familles entières qui y vivent entassées. Lit et poêle ne sauraient trouver place dans ces minuscules villas de jardins. Le danger d'épidémies est grand dans une telle promiscuité et le mal est difficile à combattre vu l'absence de médicaments et de fortifiants. L'importante gare a été restaurée provisoirement, les voies déformées sont à nouveau en état de supporter le passage des trains et dans les

halls de gare détruits, le crépuscule étend son ombre sur les voyageurs las, mamans portant leur petit dans leurs bras fatigués, enfants exténués s'endormant à même le sol, la tête reposant sur leur maigre besace qui leur sert d'oreiller. C'est ainsi que tous attendent, peut-être en vain, sur un train incertain. Peut-être ne partiront-ils jamais, et peut-être ne savent-ils où aller.... Qu'ont-ils encore à espérer de l'avenir!

Sur le chemin du retour, partout le même paysage de désolation.

Quel soulagement et quelle bienfaisante émotion de revoir enfin la Suisse. Mais nous ne voulons pas garder pour nous seuls le bonheur qui est le nôtre de posséder une famille et une patrie. Fidèles au principe de la Croix-Rouge, exprimé si justement dans l'ouvrage de Max Huber «Le Samaritain miséricordieux», nous voulons répandre partout un peu de bonheur et ne pas oublier que la Croix-Rouge est œuvre de charité universelle et qu'elle ne saurait marquer des préférences.

Die Schweizer Spende und das Problem der Deutschlandhilfe

Das Hauptkriterium für die Leistung einer Hilfe ist die Grösse der Not. Sowenig die Schweizer Spende irgend ein anderes kriegsgeschädigtes Land von vornherein im Prinzip von einer Hilfeleistung ausschloss, hat sie dies auch für Deutschland nicht getan. Selbstverständlich kam aber eine Hilfe, solange der Nationalsozialismus am Ruder war, nicht in Frage, da eine solche Leistung im Effekt zur Verlängerung des unseligen Krieges hätte führen können.

Nach dem Zusammenbruch des Dritten Reiches musste und konnte angesichts des ständig wachsenden Elends eine Hilfe an unseren nördlichen Nachbarn immer ernsthafter geprüft werden. Heute, zu Beginn des Winters, ist die Lage in Deutschland derart alarmierend, dass die Schweizer Spende es nicht verantworten kann, untätig beiseite zu stehen. Sie muss alles im Bereiche ihrer Möglichkeiten vornehmen, um die drohende Katastrophe abzuwenden. Dies liegt übrigens nicht nur im Interesse Deutschlands, sondern ganz Europas.

Neben den rein humanitären Ueberlegungen, die allein schon genügen würden, um das Vorgehen der Schweizer Spende zu rechtfertigen — eine Hilfe an Deutschland entspricht den elementarsten Grundsätzen der Menschlichkeit —, sind es realpolitische Gründe, die ein aktives Eingreifen notwendig machen. Deutschland liegt mitten in Europa. Die Seuchen, die in diesem Lande als Folge der Not auszubrechen drohen, werden keine Landesgrenzen respektieren und daher ganz Europa, einschliesslich der Schweiz, in Mitleidenschaft ziehen. Ähnlich wird es mit den aus dem Elend entstehenden politischen Verwirrungen gehen.

Darüber hinaus lassen aber auch grundsätzliche Ueberlegungen die Bekämpfung der deutschen Not als selbstverständlich erscheinen. Im Gegensatz zur Hitlerdiktatur, welche die Menschenrechte mit Füssen trat, setzt sich die Demokratie für die Achtung und Freiheit des Individuums ein. Es käme einer Verleugnung dieser demokratischen Grundsätze gleich, wollte man die Not in Deutschland, die den Tod von Tausenden von Menschen zur Folge hat, gewähren lassen. Sicherlich trägt der Nationalsozialismus letzten Endes die ganze Verantwortung für die furchtbaren Zustände in Deutschland. Dies ist jedoch kein Grund für eine Demokratie, deswegen ihre Grundsätze zu verleugnen und getreu nach nationalsozialistischem Vorbild, in Missachtung der Menschenrechte, dem Sterben in Deutschland

untätig zuzusehen. Heute gilt es für uns Schweizer, dem Nationalsozialismus zum Trotz, zu beweisen, dass die Ideale der Demokratie nicht leere Worte sind. Die Schweizer Spende hat die Aufgabe, durch die praktische Verwirklichung der Deutschlandhilfe zu beweisen, dass ein demokratisches Volk unentwegt die Achtung vor dem Menschenleben hochhält. Es kann also keine Rede davon sein, dass durch eine Hilfe an die Notleidenden in Deutschland die Taten des Nationalsozialismus sanktioniert oder bagatellisiert werden. Die Mittel, die der Schweizer Spende zur Verfügung stehen, sind, gemessen am Elend, äusserst bescheiden. Deshalb befasst sich die Schweizer Spende, im Einvernehmen mit dem Bundesrat, neben Grenzaktionen nur mit Kinder- und sanitärischer Hilfe.

Der Wille der Schweizer Spende allein genügt aber noch nicht, um die Hilfe in Deutschland in Gang zu bringen. Es braucht dazu noch die Einwilligung der alliierten Besatzungsmächte. Diese wünschen, in der Sache mit einer Stelle zu verhandeln. Deshalb steht die Schweizer Spende mit den zuständigen Kommandostellen in Verhandlungen, um eine offizielle Zustimmung zur schweizerischen Deutschlandhilfe zu erlangen. Obwohl es bis zur Stunde noch zu keinem Abschluss kam, sind doch alle Anzeichen vorhanden, dass die Alliierten dem Anliegen positiv gegenüberstehen. Diese Zentralisation beim Ingangsetzen der Hilfe an Deutschland bedeutet nicht, dass die Schweizer Spende allein die Aktionen durchführen will. Um die Hilfe zu intensivieren, ist es vielmehr ihr Bestreben, wie in allen andern Gebieten mit den bewährten Schweizer Hilfsorganisationen zusammenzuwirken. Die verschiedenen Deutschlandkomitees, die eine entscheidende Bedeutung für das Zustandekommen der Deutschlandhilfe haben, wird die Schweizer Spende ebenfalls herbeiziehen. Allerdings kommt eine Zusammenarbeit nur mit solchen Kreisen in Frage, in denen sich keine Elemente befinden, die sich als Frontisten betätigten oder mit dem Nationalsozialismus sympathisiert haben.

Die Hilfstätigkeit in Deutschland bedeutet nicht, dass die Schweizer Spende die Kriegsgeschädigten in andern Ländern vernachlässigt. Durch diese letzte grosse Ausweitung ihres Tätigkeitsgebietes erst erfüllt die Schweizer Spende — so hoffen wir — eine ihrer wesentlichen Aufgaben, in bescheidenem Masse beizutragen zur Stärkung des Glaubens an die Möglichkeit des Wiederaufbaues in Frieden.

Du und ich

In seinem neuen Buche «Glossen zum menschlichen Alltag» (Rascher Verlag, Zürich), findet Franz Carl Endres Worte des Nachdenkens über grosse, kleinere und kleinste Dinge. Er findet dabei bittere Worte über die vielfache Herzlosigkeit und das materialistische Jagen und Streben unserer Zeit. Aber auch die unerfreulichen Erlebnisse machen ihn nicht zum Pessimisten. Das Buch ist vielmehr getragen von einer bejahenden Lebensphilosophie und jener wahren Menschlichkeit, die die Hoffnung nie aufgeben kann. Das Gerippe des Buches bilden sechs Radiovorträge, die der Verfasser im Winter 1944 gehalten hat. Frühere Radiovorträge wurden beigelegt und weitere Ergänzungen geben dem Ganzen eine gewisse Abrundung. Eines der aktuellsten, wahrsten Kapitel stellen die nachfolgenden hübschen Gedanken über «Du und ich» dar.

Wenn zwischen den Menschen nur der Gesichtspunkt des eigenen Interesses waltet, ist das Motiv für Kampf und Krieg, für Hass und Verleumdung schon gegeben. Das materielle Interesse schreit nach irgendeinem Mittel, und der menschliche Intellekt gibt ihm das Mittel. Zwischen tödlicher Geschäftskonkurrenz und dem Dolch ist nur ein gradueller Unterschied. Vielleicht nur deshalb werden die brutalsten äusseren Mittel, innerhalb eines Kulturstaates wenigstens, nicht mehr angewendet, weil dieser Staat den Willen und die Macht hat, sie zu verbieten. Herrscht aber zwischen den einzelnen Menschen eine

seelische Beziehung, und sei sie nur die, dass beide sich gegenseitig als Menschen achten und gegenseitig ihre Existenzberechtigung anerkennen, dann wird der menschliche Verkehr kulturellerfüllter und für beide erträglich.

Es ist selbst im rein Geschäftlichen so. Das einseitige Profitgeschäft kann wohl einmal erfolgen, aber es wird beispielsweise einem Kaufmann, der es mit einem Kunden — man könnte sagen gegen einen Kunden — ausgeübt hat, keinen Erfolg bringen, weil der Kunde, hereingefallen, sich hüten wird, noch einmal ein Geschäft mit diesem Kaufmann zu machen. Das Ideal eines gegenseitigen Geschäftes liegt darin, dass beide Teile zufrieden sind, das bedeutet für beide Teile den Verzicht auf das absolut Höchste an Gewinn in dem Geschäft. Einseitige Geschäfte aber, also solche, bei denen nur der eine Teil den Profit hat, laufen immer Gefahr, einmalige Geschäfte zu bleiben, haben also mit den Grundansichten des anständigen Kaufmanns nichts zu tun. Auch das Geschäftsleben bedarf des gegenseitigen Vertrauens. Vertrauen aber ist schon ein recht hoher Grad seelischer Beziehung. Diese Beziehung, die sich durch eine Anzahl von vollzogenen Geschäften zwischen Kunden und Kaufmann, wischen Industriellen und Abnehmern herausbildet, ist nach dem Urteil erfahrener